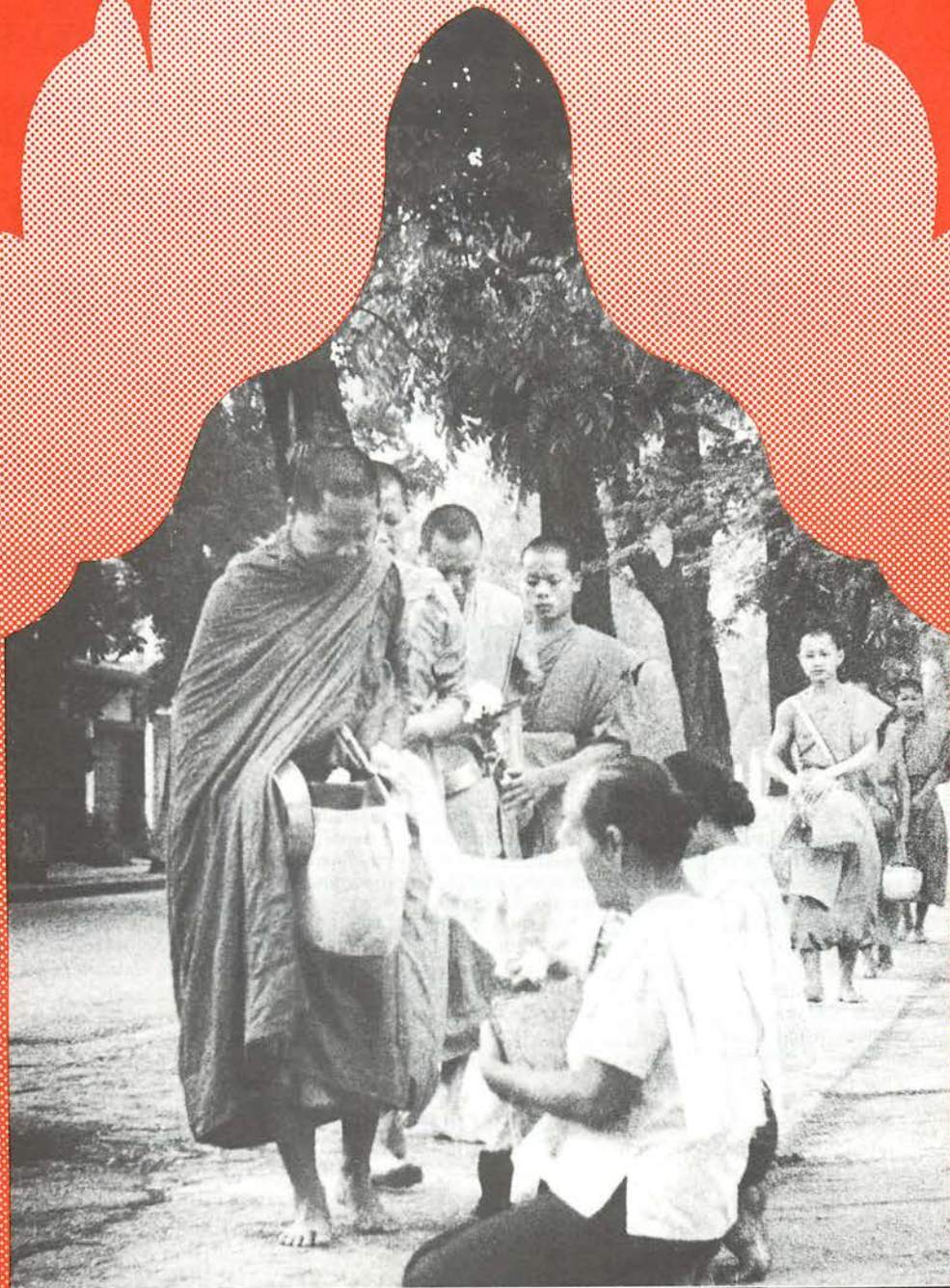


TRIBUNE DE GAUCHE



De nos correspondants

Paix au Laos ?

Pour vos prochaines vacances, Swissair vous recommande un moyen de transport extraordinairement rapide et pratique.

GGK

L'auto.

En vacances on aime être libre et se déplacer rapidement comme on a l'habitude de le faire chez soi. Alors, rien de plus pratique que l'auto. A une condition: ne pas être obligé de partir avec. Il faut qu'elle se trouve déjà sur place. Toute prête quand on arrive. C'est l'idéal: on l'utilise pendant toute la durée du séjour et, au moment de prendre le chemin du retour, on la laisse simplement à l'aéroport.

Swissair se devait de rendre la chose encore plus pratique. Grâce à son système «Fly-Drive», vous avez la possibilité, quand vous achetez votre billet d'avion, de faire réserver

en même temps une auto de location.

Seules conditions: voyager à deux au moins pour un séjour minimum de sept jours.

Le plus beau de l'affaire: ce système extraordinairement pratique est aussi extraordinairement bon marché. Jugez plutôt:

<u>Bruxelles</u>	Fr. 539.-	<u>Athènes</u>	Fr. 831.-
<u>Copenhague*</u>	Fr. 729.-	<u>Milan</u>	Fr. 366.-
<u>Barcelone</u>	Fr. 462.-	<u>Rome</u>	Fr. 493.-
<u>Marseille</u>	Fr. 430.-	<u>Lisbonne</u>	Fr. 737.-
<u>Nice</u>	Fr. 407.-		*Vol de nuit

Prix par personne, pour deux personnes voyageant ensemble et partageant une voiture. Ces prix comprennent une

voiture de location pendant 7 jours, kilométrage illimité. Possibilité de prolonger la location de la voiture moyennant un petit supplément journalier.

Vous voyez, partir en vacances sans avoir, pour commencer, à rouler pendant de longues heures, c'est à tout point de vue rudement sympathique. *Pour des renseignements plus détaillés, adressez-vous à Swissair ou à votre agence de voyages IATA.*



Plus vite, plus loin.

TRIBUNE DE CAUX

N° 6 — JUIN 1974

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris
Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20

Cahier mensuel publié par le Réarmement moral à destination du monde francophone. L'actualité sous un éclairage original. Le reflet d'une action mondiale visant au changement de la société par le changement de l'homme.

Responsable de la publication :

Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation :

Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Catherine Guisan, Philippe et Lisbeth Lasserre, Danielle Maillefer, Noëlle Mariller, Philippe Schweisguth, Daniel Mottu.

Administration et diffusion :

Nancy de Barrau, Jean Fiaux, Hélène Golay, Jacques Meyer, Marcel Seydoux.

Société éditrice :

Editions, théâtre et films de Caux S.A.

Composition, tirage offset :

Imprimerie Corbaz S.A., Montreux.

ABONNEMENTS

TRIBUNE DE CAUX

Pour une année (12 numéros)

France : FF 28. Suisse : Fr. s. : 20.—.
Belgique : FB 250. Canada : \$ 8.—. Autres pays par voie normale : FF 32 ou Fr. s. 24.—. Pays d'outre-mer, par avion : FF 35 ou Fr. s. 27.—.

Prix spécial étudiants, lycéens :

FF 15 ; Fr. s. 12.— ; FB 150.—.

Verser le montant de l'abonnement :

En France : à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou au CCP 32 726 49, La Source.

En Suisse : à la Tribune de Caux, CCP 10-253 66, Lausanne.

En Belgique : au Réarmement moral 297, rue Salzinnes-les-Moulins, 5000 Namur, CCP 000-057 81 60-40 — Bruxelles (avec la mention « abonnement Tribune de Caux »).

Au Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux » à envoyer à : Case postale 3, 1211 Genève 20.

Impératifs économiques — impératifs moraux

En France, en Italie, en Allemagne, en Grande-Bretagne, même en Suisse, la division entre classes sociales va s'accroissant et se durcissant, malgré l'augmentation du bien-être. Que faire ? C'est dans la perspective de cette interrogation pressante, posée à chacun, que nous publions les réflexions d'un militant syndicaliste français, Maurice Mercier, aujourd'hui disparu (jusqu'en 1972 secrétaire de la Fédération du textile, Force ouvrière). Avec le recul du temps ces convictions, nées des grandes luttes ouvrières et dans le feu du combat mené par le Réarmement moral, semblent prendre un relief prophétique encore plus accentué.

« La division est la marque de notre temps ; division dans les foyers, division dans les usines, division dans le pays, division entre les nations », disait Frank Buchman, fondateur du Réarmement moral.

De toutes ces divisions, la lutte de classes est celle qui a fait couler bien des larmes et du sang.

Les frontières entre pays dans notre monde moderne sont de plus en plus des lignes imaginaires d'intérêts mal compris. Les véritables frontières de la guerre moderne passent dans les usines, dans les champs de blé ou de riz. Partout où les hommes ont faim, partout où ils vivent sans espoir, partout où règnent la force et la contrainte, la paix ne peut être qu'illusoire et éphémère.

Essayez d'amorcer un dialogue entre un ouvrier américain et un ouvrier russe, entre un patron américain et un commissaire du peuple. Les uns et les autres, de bonne foi, croiront détenir la meilleure forme de civilisation. Ils citeront des chiffres, des résultats, ils feront des comparaisons. Pour finir, ils parleront d'espérance, de foi, de liberté, tout en se quittant vraisemblablement ennemis.

J'aimerais simplement faire accepter aux deux Américains et aux deux Russes la conception de vie proposée par Frank Buchman : que chacun de ces hommes, dans le silence du matin, examine sa vie à la lumière de l'honnêteté absolue, de la pureté absolue, du désintéressement absolu et de l'amour absolu. S'ils ont le courage de le faire, ils comprendront que les impératifs moraux les mèneront aux impératifs économiques, mais que les impératifs économiques ne les mèneront sûrement pas aux impératifs moraux.

Il y a des peuples, dans les usines, dans les champs, qui se sont mis en route, en s'alignant chaque jour sur les critères moraux. Ils jouiront d'une prospérité sans limites et d'une paix sans compromis. Ce n'est pas un rêve, c'est devenu une réalité. Malheureusement, c'est encore insuffisant pour faire basculer l'histoire, mais c'est à la portée de tous. Vous qui me lisez pouvez commencer tout de suite.

LE SUJET DU MOIS

Jean-Jacques Odier, qui avait signé dans nos deux numéros précédents une correspondance du Viêt-Nam, a accompagné au Laos la troupe de Chant de l'Asie (voir page 12). Il nous parle aujourd'hui du tournant décisif que vient de prendre ce pays.

Vientiane, avril 1974.

Les affiches touristiques, ici, invitent le visiteur non pas à découvrir le Laos, mais à le vivre. Elles n'ont pas tort. Quelques heures après notre arrivée, mes amis et moi sommes conviés à une soirée d'anniversaire. Assis à même le sol comme les quelque cinquante personnes présentes, nous nous laissons entraîner dans la fête traditionnelle, le « baci », et nos poignets s'ornent peu à peu de maints fils blancs noués par nos hôtes, accompagnant leurs vœux de bonheur et de prospérité. Ni condescendance particulière à notre égard, ni gêne, ni étonnement devant notre inexpérience : l'étranger est un parmi les autres. Nous commençons tout juste à vivre le Laos. Mais il faudrait des mois pour se pénétrer de cette ambiance très particulière, qui échappe à tant de nos normes occidentales.

La réputation pacifique des Laotiens est légendaire. Vientiane, capitale politique, est à l'image du peuple. Tout s'y passe dans la plus grande détente. La vie s'y éveille vers six heures du matin avec les longues files de bonzes mendiant leur nourriture journalière. Dans leur humble silence, ils surgissent tout d'un coup au coin des rues. Les grilles des boutiques s'entrouvent, des femmes s'agenouillent au passage des moines, leur offrant le riz et d'autres aliments d'un geste gracieux consacré par les siècles.

Puis les grilles s'ouvrent tout à fait, le soleil se faufile entre les arbres des deux principales avenues et le jour s'installe, avec sa moiteur d'avril, parmi les quelque cent cinquante mille habitants de la ville. Dans les modestes bâtiments des ministères, toutes les portes sont ouvertes sur le couloir, le visiteur a quelque peine à trouver le bureau qu'il cherche. Tout se passe sans à-coups, sans bruit, personne ne court, chacun a le sens inné de la politesse. Seuls les quartiers chinois, vietnamiens et indiens font du zèle, restant éveillés tard dans la nuit.

Et pourtant, dans cette famille de trois millions de Laotiens, le drame habite les cœurs presque sans interruption depuis l'indépendance. Ce pays démuné (du moins pour



La route de Vientiane à Luang Prabang

LAOS:
**Est-ce
le chemin
de la paix ?**

l'instant), sans accès à la mer, resserré entre la Chine, la Birmanie, la Thaïlande, le Cambodge et les deux Viêt-Nam, n'échappe pas aux confrontations idéologiques qui déchirent la péninsule. Le peuple le plus pacifique du monde est entraîné malgré lui dans le tourbillon des antagonismes, des coups d'Etat, de la guerre civile alimentée ou menée presque exclusivement par des forces étrangères. Actuellement, 60 000 soldats nord-vietnamiens stationnent encore sur son territoire. Ce sont eux avant tout que les Américains ont combattus avec un déploiement de troupes à leur solde et l'appui de leurs bombardiers.

Retrouvailles après 10 ans

Au moment où nous débarquons à Vientiane, ce cauchemar est-il en train de prendre fin ? C'est la question que tout le monde se pose. Après de patients efforts, les deux demi-frères, les princes Souvanna Phouma, premier ministre, et Souphanouvong, président du Comité central du Front patriotique lao (ou Pathet Lao) viennent de se retrouver, dans l'euphorie générale, après dix ans de séparation. Les listes du Gouvernement provisoire d'union nationale et du Conseil consultatif politique national ont été présentées au roi Sri Savang Vatthana. Ces deux institutions ont été déclarées « égales et indépendantes ». Le Conseil politique, présidé par le prince Souphanouvong, est chargé de préparer les lois électorales et d'étudier les problèmes intérieurs et extérieurs en vue de soumettre des propositions au gouvernement. Celui-ci, dirigé par le prince Souvanna Phouma et comprenant comme le Conseil politique un nombre égal de représentants de Vientiane et du Pathet Lao, doit « examiner et exécuter rigoureusement les recommandations du Conseil politique ». Dans quel pays un système bicéphale de ce type pourrait-il fonctionner sans la plus grande confusion ? Au Laos, le pire n'est pas sûr, bien au contraire. Outre le fait que les deux parties en présence ont fait acte d'allégeance au roi, il faut compter avec une logique particulière qui trouve son ressort dans un profond sentiment nationaliste, au meilleur sens du terme.

Il est vrai que deux tentatives précédentes de coalition ont échoué rapidement, en 1957 et 1962. Mais cette fois-ci, plusieurs élé-



Pêcheurs sur le Mékong



M. Riboud - Magnum

Rue principale à Vientiane

ments nouveaux sont apparus : l'extrême-droite, représentée principalement par les grandes familles oligarchiques, n'a plus les moyens qu'elle avait autrefois et trouve un bien moindre appui auprès des Américains. Ceux-ci, d'autre part, semblent considérer maintenant la coalition comme un moindre mal.

Veulent-ils maintenant une neutralisation progressive du conflit indochinois ? La nomination à Phnom Penh de l'ambassadeur qui, à Vientiane, surveilla patiemment, au nom du Gouvernement américain, les délicates négociations de paix, est peut-être l'indication que Washington ne verrait pas d'un

mauvais œil une extension des efforts déployés au Laos.

Bien sûr, nombre de questions restent pour l'instant sans réponse. Le Pathet Lao va-t-il jouer à fond le jeu de la démocratie ? Ne doit-il pas rendre des comptes au Gouvernement de Hanoi, ou encore à l'Union soviétique ou à la Chine ? Le résultat des élections générales qui doivent être organisées ne risque-t-il pas de faire basculer le pays d'un côté ou de l'autre ? Les troupes nord-vietnamiennes, dont le souci principal est d'assurer, dans les montagnes du sud-est laotien, le libre acheminement de leurs renforts et de leur matériel pour la guerre du

Cambodge et du Viêt-Nam, vont-elles se retirer conformément à l'esprit des accords de Vientiane ?

D'autres interrogations concernent l'avenir économique. La balance des paiements et le budget sont en déficit permanent. La parité de la monnaie nationale doit sa constance à un organisme qui regroupe cinq pays et qui s'engage à combler régulièrement le déficit budgétaire. Donnons quelques chiffres pour 1973. Recettes de l'Etat : 13,7 millions de dollars. Montant total de l'aide étrangère : 70 millions, dont 48 des Etats-Unis.

La dépendance du Laos, qui va en s'ac-

croissant, est un facteur auquel ne peuvent échapper ni l'une ni l'autre des parties prenantes aux accords de Vientiane. Malgré tous les efforts de production qui peuvent suivre le rétablissement de la sécurité dans les campagnes, les problèmes de l'aide, du contrôle de son utilisation, les conditions posées par les donateurs, de la définition des besoins réels du pays, vont exiger de la part de la coalition laotienne de délicates tractations. Sans parler des 700 000 réfugiés qui devraient normalement retourner dans leurs villages. Mais les destructions, le maintien de deux zones militaires plus ou moins bien délimitées rendent le rapatriement bien hasardeux.

La situation du Laos fait penser à ces équilibristes de cirque qui jonglent avec des quilles et maintiennent un ballon juché sur leur front tout en parcourant la piste sur la roue arrière de leur bicyclette. La bicyclette, en l'occurrence, c'est l'économie. Car sans un progrès dans ce domaine, l'équilibre risque bien de se rompre.

La pensée des Laotiens se tourne naturellement vers une concertation d'un ensemble de nations. Cela implique bien sûr que la guerre cesse chez leurs voisins.

En présence du premier ministre

Quelle que soit l'évolution du conflit indo-chinois, il faut espérer qu'un jour les pays de la péninsule se rapprocheront dans une coopération plus efficace. Des projets de fédération ont été lancés. Mais il faudra, pour qu'ils aient quelque chance de voir le jour, que des rapports de confiance et d'amitié lient peu à peu les dirigeants comme les peuples de ces pays que tant de siècles d'histoire ont divisés. Cette région sensible et riche, située au carrefour de grandes influences, pourrait un jour jouer un rôle important pour les harmoniser dans le sens d'un mieux-être de l'Asie.

En réalité, le Laos est dès maintenant un point de rencontre extraordinaire. Il est rare de trouver un pays aussi dépendant des Etats-Unis qui possède en plein cœur de la capitale un aussi imposant centre culturel soviétique. La compagnie aérienne soviétique *Aéroflot* relie régulièrement Vientiane à Hanoi, à Rangoon, Delhi puis, bien sûr, Moscou. Les deux Viêt-Nam ont leurs am-

bassades ici. On a l'impression permanente de vivre à la frontière de deux mondes.

La paix laotienne, cessons de la considérer cependant comme le simple résultat du calcul des grandes puissances pour imaginer l'élan qu'elle pourrait donner, dans cette région féconde qu'est le Sud-Est asiatique, en vue d'une mise en valeur commune des richesses inemployées à cause de la guerre ou encore inexploitées.

Les Laotiens sont des gens modestes. Un membre du gouvernement m'a confié : « Nous sommes conscients d'avoir de graves problèmes à résoudre et nous savons que nos voisins en ont autant. Le chemin est encore très long pour parvenir à la réconciliation. C'est dire que nous ne prétendons pas donner un exemple. Nous essayons simplement de faire entendre la voix de la sagesse. »

Cette voix de la sagesse demande d'abord, cela va sans dire, que l'expérience laotienne se poursuive maintenant dans un climat de bonne foi et de véritable patriotisme.

Ce n'est peut-être pas une simple coïncidence que le passage du spectacle *Chant de l'Asie* au Laos ait suivi immédiatement la formation du Gouvernement d'union nationale. La représentation de gala de ce spec-

tacle du Réarmement moral, interprété par des jeunes de quinze pays d'Asie, a été honorée par la présence du premier ministre, entouré de membres de son gouvernement appartenant aux deux ailes de la coalition. Les soldats qui gardaient les portes arboraient soit la casquette plate des forces de Vientiane, soit celle à la chinoise du Pathet Lao. On les vit d'ailleurs, délaissant les portes, se glisser les uns et les autres dans la salle pour ne pas manquer un spectacle dont l'esprit de fraternité et d'amour pourrait s'avérer le ciment indispensable aux prolongements de la réconciliation.

Un membre du gouvernement a dit pour sa part : « Tout accord qui ne respecterait pas les principes qu'enseigne le Réarmement moral ne durerait pas. La venue du *Chant de l'Asie* a été providentielle. Elle a préparé l'opinion publique à soutenir les efforts déployés par le gouvernement. »

Le chemin de la paix passe-t-il par le Laos ? Les prochains mois montreront si, après trente années de guerre, le souci des détresses humaines l'emportera sur les propagandes et l'esprit de machination.

J.-J. Odier.



Au marché
à Vientiane

Portrait d'un patriote

Il a 29 ans de guerre à son actif. Mais le général de brigade Kham Hou Boussarath est resté aussi vif, entreprenant et jeune que lorsqu'il se formait à la dure école des paras. Il s'est battu au Viêt-Nam du Nord et du Sud, et au Laos évidemment, parfois au rythme de quatre mois en campagne pour une semaine à la maison.

La Seconde Guerre mondiale surprit Kham Hou Boussarath dans ses études secondaires à Hanoi. Son père se trouvant dès lors dans l'impossibilité de lui faire parvenir de l'argent, il se débrouilla en lavant la vaisselle dans les restaurants. Ses années d'études à Hanoi lui valurent de connaître des hommes qui ont mené les destinées de cette partie du monde. Plus tard il les combattit. « C'est la vie », nous dit-il.

Pour ce patriote, le combat ne s'arrête pas une fois la guerre terminée. Kham Hou Boussarath est d'une franchise et d'une humilité désarmantes. Il ne vous peindra pas un tableau rose de son pays ; il en connaît trop bien les besoins. En quelques propos clairs, il vous dégage les grandes lignes des priorités actuelles :

1. Ouvrir d'autres voies vers la mer pour ne pas être tributaire des ports de la Thaïlande seulement, et rétablir les communications à l'intérieur du pays.

2. Réaliser la justice sociale et un système d'éducation améliorée. « L'armée, c'est fait pour la guerre », disent les jeunes. Maintenant ils veulent se créer une place honorable dans la vie civile. Quels sont leurs débouchés ? Il n'y a pratiquement pas d'industrie dans le pays et les services administratifs ne peuvent décidément pas tous les absorber. La situation se prête à une sélection défavorisant certains. Le chômage menace.

3. Restructurer l'agriculture. Une loi vise à abolir la culture du pavot qui se transforme en opium, seule source de revenus des paysans montagnards. Mais avant de les priver de ce revenu il faut leur proposer une culture de remplacement.

Les richesses naturelles à exploiter existent : le fer, le bois, l'étain, le charbon. Mais il faut pour cela attirer les investisseurs

étrangers tout en leur donnant l'assurance qu'ils ne seront pas perdants.

Une période décisive s'est ouverte. « En face d'un partenaire de coalition extrêmement bien organisé et discipliné, des sacrifices sont nécessaires de notre côté aussi », nous fait-il comprendre. « Faiblesse et jalousie devront céder à l'intérêt de la nation. »

Le général Kham Hou est conseiller du premier ministre à plus d'un titre. « Je porte trois chapeaux », remarque-t-il avec humour. Directeur général du Centre national de documentation, il a ses yeux et ses oreilles partout. Il porte également une responsabilité majeure au sein du Comité de sécurité nationale et préside le groupe spécial d'investigation qui touche particulièrement au domaine des stupéfiants. Mais il est avant tout le conseiller spécial en matière de sécurité nationale.

Aujourd'hui, Kham Hou Boussarath s'acquitte des missions que lui confie son premier ministre avec le courage qu'il lui fallait jadis au sein des unités de choc. Fréquemment cela lui vaut des lettres de menaces. Que lui importe ? Son souci est la vérité. Qui ne s'engagerait pas dans ce prochain

combat au moment où l'avenir du pays est en jeu ?

De cet avenir, il nous parle aussi en tant que père de neuf enfants. « Je les ai élevés à la manière paysanne — chacun a un carré de terre sur lequel il peut planter ce qu'il veut. Dans nos propres rizières, nous cultivons nous-mêmes le riz qui nous suffit pour l'année. Toute la famille se met au travail et à la maison nous n'avons pas de domestique. Les enfants font la cuisine et la vaisselle. C'est ainsi que j'essaie de les préparer à la vie. » Nous avons eu, plus tard, l'occasion de nous rendre compte de la joyeuse atmosphère qui règne dans cette famille et de goûter la fine cuisine qu'y enseigne la maman.

De même, une atmosphère de confiance règne dans l'entourage officiel du général. Ses rapports avec ses subordonnés sont empreints d'une autorité naturelle. Dans son uniforme très simple, chemise à col ouvert, le général Kham Hou nous a suivis dans la rue pour prendre congé de nous. Il n'est point entouré de gardes du corps.

Serge Borel.



A l'occasion d'une présentation de « Chant de l'Asie », M. T. Chantharasy, secrétaire d'Etat aux affaires étrangères et l'un des hôtes du Réarmement moral au Laos, s'adresse à des élèves

Dans cet article, le professeur Théophile Spoerri met en lumière un aspect très actuel de la pensée de Blaise Pascal, auquel il a consacré plusieurs ouvrages.

Pouvons-nous inciter nos lecteurs à lire deux fois plutôt qu'une ce texte d'une grande densité spirituelle ?

PASCAL et la violence

La violence est partout, elle est de tous les temps. Son climat est celui de la terreur. Aujourd'hui le règne de la terreur avance manifestement et souterrainement dans tous les domaines. Il atteint son point culminant dans la bombe atomique.

Elle est le produit d'une longue préparation scientifique et technique. Lorsque Galilée (1564-1642) et Descartes (1590-1650) ont déclenché ce mouvement, autant en physique qu'en philosophie, ils n'ont pas pu prévoir que la domination sur le monde matériel aboutirait à une violence qui mettrait en danger mortel tout le genre humain.

Mais il y a quelqu'un qui l'a prévu : Blaise Pascal, leur contemporain (1623-1662). Tout en étant lui-même mathématicien, physicien, philosophe de premier ordre, il a eu le génie de reconnaître les limites de « l'esprit géométrique ». C'est pourquoi il est ouvert à toute réalité qui se situe au-delà de cette limite : une pensée nouvelle qui ne se laisse pas bloquer par l'inertie des choses, qui va au-delà de ce qui se laisse mesurer, calculer, une pensée qui veut transformer le monde, une pensée infiniment en mouvement. L'homme dans son être est lui-même en mouvement.

Apprenez que l'homme passe infiniment l'homme. (*Pensées*, fragment 434, éditeur Brunswig.) En d'autres termes : La nature de l'homme est le dépassement infini de soi-même. Mais il importe de voir dans quelle direction va le mouvement. D'habitude, quand nous parlons de dépassement, nous le voyons comme le passage d'un état inférieur à un état supérieur. Le mouvement va de bas en haut.

Descente de Dieu vers l'homme

Ici c'est le contraire : ce n'est pas l'homme qui monte vers Dieu, c'est Dieu qui descend vers l'homme. Ce n'est pas l'homme qui s'adresse à Dieu, c'est Dieu qui s'adresse à l'homme. Ce revirement, ce changement de mouvement qui au lieu de bas en haut va de haut en bas est difficile à accepter. Pascal nous le fait sentir par la brusquerie des impératifs : « Humiliez-vous, raison impuissante ; taisez-vous, nature imbécile... entendez de votre maître votre condition véritable que vous ignorez. Ecoutez Dieu. »

Le texte que Pascal avait écrit d'abord était plus explicite : « La vérité n'est pas de notre portée ni de notre gibier... elle ne demeure pas en terre... elle est domestique du ciel... elle loge dans le sein de Dieu... l'on ne peut la connaître qu'à mesure qu'il lui plaît de la révéler. » Ce texte merveilleux, Pascal le barre dans le manuscrit et le remplace par l'injonction simple et catégorique : *Ecoutez Dieu.*

Ce refus de la continuité de bas en haut et cette descente du ciel vers la terre est le grand secret de Pascal.

Il est la clé du problème de la violence.

La source de toute violence, c'est de vouloir soumettre le haut par le bas, c'est l'effort titanesque de remplacer la souveraineté de Dieu par la Toute-puissance de l'homme. La violence, c'est l'esprit géométrique qui cherche à construire un monde par l'étagement de bas en haut. C'est finalement l'instauration du règne de la terreur, la Tour de Babel, la destruction de la communauté humaine, la bombe atomique.

Le fort et le juste

« La tyrannie consiste au désir de domination, universel et *hors de son ordre.* » (Fr. 332) « Le moi a deux qualités : il est injuste en soi, en ce qu'il se fait centre de tout ; il est incommode aux autres, en ce qu'il veut les asservir ; car chaque *moi* est l'ennemi et voudrait être le tyran de tous les autres. » (Fr. 455)

Les mêmes puissances déformantes qui défont l'individu et la société désorganisent le monde. Les forces matérielles prennent le dessus. L'instinct de possession mène à la tyrannie de l'espace, à la puissance des grands nombres. La quantité remplace la qualité.

« Un méridien décide la vérité. » (Fr. 294) « Pourquoi me tuez-vous ? — Eh quoi ! ne demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau ? Mon ami, si vous demeuriez de ce côté, je serais un assassin et cela serait injuste de vous tuer de la sorte ; mais puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave, et cela est juste. » (Fr. 293) « Plaisante justice qu'une rivière borne ! Vérité au deçà des Pyrénées, erreur au-delà. » (Fr. 294) « Ne pouvant faire que ce qui est juste fût fort, on fait que ce qui est fort fût juste. » (Fr. 298)

Bien que Pascal ne se fasse pas d'illusion sur l'autorité des rois, des lois, de l'Etat qui ne sont pour lui que des « grandeurs d'établissements », il veut qu'on les respecte, parce que Dieu a permis aux sociétés de faire des lois et qu'elles sont des digues contre les déchaînements de la violence. Il ne faut pas permettre aux têtes brûlées, aux « demi-habiles » de mettre en question « l'établissement ».

Cependant le danger est que l'autorité se prenne pour une puissance sacrée. Elle devient alors une violence répressive qui provoque la révolte des opprimés. Comment distinguer entre une autorité qui se prétend de « droit divin » et une autorité qui vienne réellement et miraculeusement de Dieu ?

Une nuit de feu

Par une expérience unique, Pascal a trouvé une réponse à ce problème qui cause par son ambiguïté les remous les plus troublants dans l'âme humaine et dans l'ordre de la société.

Après une période mondaine où son génie a éclaté dans des publications scientifiques retentissantes et où son besoin de grandeur l'a poussé à un train de vie princier, il a passé par un temps de troubles pendant lequel il a souvent cherché appui et conseil chez sa sœur Jacqueline qui avait pris le voile à Port-Royal aux Champs. Sous son influence survint le 23 novembre 1654 la nuit d'illumination, de « feu », où avec des pleurs de joie il eut la certitude d'être dans la présence du Dieu de Jésus-Christ. Au « Mémorial », un parchemin qu'on a trouvé après sa mort cousu dans son pourpoint, où il avait relaté, la nuit même, son expérience, il avait ajouté le lendemain dans une écriture presque illisible : « Soumission totale à Jésus-Christ et à mon directeur ». Nous savons combien il en a coûté à Pascal de donner suite à cette décision par un passage de la fameuse lettre du 25 janvier 1655 que Jacqueline a écrite à sa sœur Gilberte : « Après bien des visites et des combats qu'il eut à soutenir en lui-même sur la difficulté de choisir un guide, il se détermina... Néanmoins la défiance qu'il avait de lui-même faisait qu'il craignait de se tromper... Je vis clairement que ce n'était qu'un reste d'indépendance caché dans le fond du cœur, qui faisait armes de tout pour éviter un assujettissement. »

Cependant, sur les instances de Jacqueline, il accepta de prendre Singlin, le confesseur des nonnes de Port-Royal, comme directeur de conscience. Mais tout à coup Singlin se déroba. Pascal se trouve devant le vide. C'est à ce moment de désarroi qu'il écrivit le plus profond de ses écrits : le « Mystère de Jésus-Christ ». Il commence par une méditation sur la solitude et la souffrance du Christ au Jardin des Oliviers. « Jésus est seul... il souffre cette peine et cet abandon dans l'horreur de la nuit. » En face de l'agonie du Christ qui se sent délaissé par les hommes, Pascal prend conscience de son propre délaissement. Un cri s'élève du fond de son âme : « Si

Dieu nous donnait des maîtres de sa main, oh ! qu'il leur faudrait obéir de bon cœur. » A ce moment il arrive quelque chose d'inattendu : une voix s'élève, Jésus-Christ lui-même parle avec Pascal, *l'Ecoutez Dieu* se fait événement. « Console-toi, tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé... Laisse-toi conduire à mes règles... C'est mon affaire que ta conversion.... Je te suis présent par ma parole dans l'Écriture... »

Les commentateurs se sont effrayés devant cette intervention directe. Ils ont voulu la neutraliser en prétendant que Pascal, par un moyen stylistique en usage dans toute la littérature classique, faisait parler le Christ avec le croyant. Mais ici, il n'en est pas question. Pascal sait qu'il est interpellé personnellement. La preuve en est qu'il se sent indiciblement privilégié par cet appel direct et qu'il s'en enorgueillit. Ce qui fait que brusquement l'entretien change de ton : « Qu'à moi en soit la gloire et non à toi, ver et terre. Témoigne à ton directeur que mes propres paroles te sont occasion de mal, et de vanité ou curiosité. » Le contact est interrompu et Pascal est renvoyé à lui-même : « Je vois mon abîme d'orgueil, de curiosité, de concupiscence. Il n'y a nul rapport de moi à Dieu, ni à Jésus-Christ juste. » Le souvenir du péché originel remonte à la surface. Au moment de la plus profonde humiliation, la voix reprend : « Je te parle et te conseille souvent, parce que ton conducteur ne te peut parler. Et peut-être je le fais à ses prières et ainsi il te conduit sans que tu le voies... Ne t'inquiète donc pas. »

Il est difficile de mesurer l'importance de cet entretien dramatique. A travers le « Mystère de Jésus-Christ », Pascal a trouvé l'indépendance qui lui a permis d'écrire ses « Pensées ». Elle lui a donné la force de tenir bon contre toute contrainte hiérarchique qui assujettit les consciences en s'appuyant sur leur orgueil et leur faiblesse.

La violence la plus brutale a commencé à sévir contre Port-Royal. Le compromis que Jacqueline a accepté en se soumettant à ses supérieurs l'a brisée dans son intégrité. Elle est morte peu après. Pascal a résisté, même contre ses compagnons de Port-Royal, lorsqu'ils voulurent lui imposer le même compromis que Jacqueline avait été forcée d'accepter. Dans une dernière lettre qu'il a écrite peu avant sa mort, il parle de la tranquillité qu'on trouve en supportant les « empêchements » de la violence et il ajoute : « Mais quoi ! on agit comme si on avait mission pour faire triompher la vérité, au lieu que nous n'avons mission que pour combattre pour elle. Le désir de vaincre est si naturel que, quand il se couvre du désir de faire triompher la vérité, on prend souvent l'un pour l'autre et on croit rechercher la gloire de Dieu en cherchant, en effet, la sienne. »

Ses dernières paroles avant sa mort reprennent le cri qu'il a noté dans le « Mémorial » lors de la fulgurante rencontre avec le Dieu de Jésus-Christ :

« Que je n'en sois jamais séparé. »

Théophile Spoerri.

Docker, et fier de l'être

En Australie, les activités des ports sont vitales pour l'économie nationale. Le président du syndicat des dockers du port de Melbourne, M. Jim Beggs, relate ici ses expériences qui ont fait de l'amateur égoïste qu'il était un dirigeant syndicaliste pleinement responsable.

Pour la plupart des gens, la profession de docker évoque en premier lieu conflits sociaux ou violence. Pourtant, ce n'est pas mon expérience depuis 23 ans que j'exerce ce métier. Les dockers que je connais, ce sont des hommes ordinaires qui ont fait de notre port de Melbourne un des ports où la productivité est la plus élevée au monde. Grand terminus de conteneurs, il dispose de machines ultramodernes qui peuvent décharger un cargo dix fois plus vite que nous ne le faisons autrefois. Il y a 23 ans nous étions 30 000 dockers en Australie ; aujourd'hui nous ne sommes plus que 15 000.

Notre syndicat n'est pas opposé à cette réduction d'effectifs. Après tout, c'est le progrès. Et s'il y a des grèves aujourd'hui en Australie, elles ne sont pas le fait des dockers. Au cours de l'année 1973, nous n'avons été responsables que de 2% des heures de travail perdues dans le pays. Non que nous soyons devenus moins militants, simplement, nous le sommes pour le bien-être de nos hommes. A telle enseigne que de tous les travailleurs australiens, nous sommes ceux qui jouissons des meilleurs salaires et des meilleures conditions sociales. Et ce que nous cherchons maintenant, c'est à en faire bénéficier l'ensemble des travailleurs.

Trois premiers ministres

Bien sûr, le rythme est encore dur, avec les « trois huit ». Nos femmes en savent quelque chose. Surtout quand on commence à minuit, ou en hiver, quand on est dehors toute la journée exposés au vent du large. Je me souviens d'un vieux copain qui travaillait encore à l'âge de 85 ans jusqu'au jour où une bourrasque l'a précipité dans le bouillon. Il est mort de pneumonie, après 55 ans d'activité sur les quais. Et aujourd'hui, il a 37 petits-enfants et neveux qui travaillent avec nous. C'était un des meil-

leurs ouvriers que j'aie jamais connu. Pourtant, à sa mort, sa famille n'a rien reçu. C'est pour ça qu'on se heurte encore à tant d'amertume.

On raconte des tas d'histoires sur notre compte, comme celle de l'homme politique qui a dit un jour que « la dépression n'atteindrait jamais l'Australie parce que les dockers refuseraient de la décharger ». Tant il est vrai que toute l'activité économique du pays dépend de nous. Nous sommes fiers de notre contribution au mouvement travailliste et trois des nôtres sont devenus premiers ministres. Pour nous, comme l'a dit le fondateur du mouvement ouvrier en Angleterre, Keir Hardie, « le socialisme fait la guerre à un système, pas à une classe. Il échouera s'il s'appuie sur l'antagonisme de classe. Sans force morale, il perdra sa vitalité et son inspiration ».

Les problèmes de l'industrie moderne étant ce qu'ils sont, nous avons réalisé qu'il ne suffisait plus de faire la guerre au patron et puis, quand il est K.O. de se mettre à négocier. Jusqu'en 1967, les dockers australiens étaient embauchés à la tâche. Autrement dit, les hommes arrivaient le matin et s'il y avait un bateau à quai et un patron pour l'employer, il gagnait sa journée. Sinon, il rentrait chez lui avec 30 shillings dans sa poche (3 francs d'aujourd'hui). A cette époque, il n'y avait aucune garantie de salaire.

Redémarrage

Puis un jour, une convention a été signée. Non seulement nous avons obtenu de meilleures conditions de travail, mais surtout nous avons vu disparaître en grande partie la terrible menace du chômage qui planait au-dessus de nos têtes depuis des générations. Nous avons été les premiers en Australie à obtenir la semaine de 35 heures, et une garantie contre les licenciements automatiques.

Mais il y a quelque chose qui compte encore plus que la sécurité de l'emploi et un bon niveau de vie. Permettez-moi de raconter mon expérience personnelle. Le jour où je me suis fait embaucher au port, on m'a demandé : « Pourquoi te fais-tu docker ? — Pour avoir le même salaire que



D. Mayor

Jim Beggs

le premier ministre, ai-je répondu, mais seulement la moitié de la charge. » Au total, le salaire n'était pas si formidable, et mes mobiles plutôt égoïstes. Quant au travail, je ne m'en faisais guère : j'avais pour principe de n'être en retard qu'une fois par jour. Aussi, chaque fois que j'arrivais au travail en retard, j'en repartais avant l'heure. Pendant sept ans cela a été mon attitude. Quand j'allais à des réunions syndicales, je votais toujours avec la majorité, même si je n'étais pas d'accord. Je n'avais pas le courage d'être conséquent avec moi-même. Le plus souvent, le syndicat était comme un ballon que se disputaient la gauche et la droite pour poursuivre leurs objectifs politiques. Alors, au lieu de me laisser embarquer dans ce sport-là, j'allais jouer au golf ou faire une partie de chasse.

Jusqu'au jour où le Réarmement moral a révolutionné mon existence. Au port, les bagarres ne manquaient pas, mais ce n'était rien en comparaison de la maison. Ma femme et moi avions beaucoup de mal à nous entendre. Un jour, notre voisin nous a parlé de la façon dont il concevait la vie : pas comme il la voulait lui-même, mais comme il pensait que Dieu la voulait. « Jim, est-ce que tu crois en Dieu ? » m'a-t-il demandé. J'avais bien été élevé dans la religion protestante, mais pendant ces an-



nées au port, les compromissions et les petites lâchetés avaient détruit ma foi. « Oui, je pense que j'ai la foi », lui répondis-je néanmoins. « Crois-tu que Dieu pourrait te parler ? » me demanda-t-il encore. Il n'y avait guère de chance, pensais-je. Puis il ajouta que sa femme et lui écoutaient chaque jour leur voix intérieure — « la voix de Dieu » —, qu'ils croyaient que Dieu pouvait leur parler et qu'il avait un plan pour chaque être humain sur cette planète. Il est allé jusqu'à suggérer que ma femme et moi tentions l'expérience. « On ne sait jamais, me dit-il, peut-être que cela va vous aider en famille, au travail ou au-delà. Quand on étudie un peu l'histoire, on découvre qu'un grand nombre de décisions capitales ont été prises par des hommes qui écoutent leur voix intérieure. »

Comme nous n'avions rien à perdre, nous avons tenté l'expérience, ma femme et moi. « Si les copains m'avaient vu assis au bord de mon lit à noter mes pensées sur un papier, ils m'auraient pris pour un fou. En fait, cela nous a conduit à revoir nos relations et à nous dire des excuses l'un à l'autre. Cela nous a tout à fait unis. J'ai compris alors qu'aucun syndicaliste, aucun patron, aucun homme politique ne peut exiger que les autres se mettent d'accord s'il n'est pas capable d'en faire autant dans son propre foyer. C'est ainsi que nous avons redémarré à neuf. Et puis, il m'était venu d'autres pensées : moi qui accusais toujours les patrons d'être des voleurs, je n'oubliais jamais de me servir en déchargeant les bateaux. La « fauche » était déjà une affaire délicate, mais ce fut bien plus difficile de restituer ce que j'avais volé ! Je ne tenais pas à devenir un petit saint qui ne veut pas se salir les mains, mais je sentais qu'il fallait commencer quelque part. J'avais trempé dans ce qui n'allait pas ; il me fallait maintenant passer de l'autre côté, si je voulais changer la société.

Devant tous les copains

J'ai pris des responsabilités au syndicat. J'ai même eu la pensée désagréable d'aller présenter mes excuses à un autre docker, un catholique qui avait le coup de poing facile dans les réunions syndicales. C'était un ancien boxeur ! Me voici donc devant lui, à la fin d'une réunion : « Je regrette ce que j'ai dit si souvent contre toi et ta religion, lui dis-je. En fait, nous autres chré-

tiens, nous devrions travailler ensemble. C'est à cause de nos divisions que le syndicat est devenu la proie de clans politiques rivaux. » Il ne prononça pas un mot mais trois semaines plus tard j'appris qu'il avait lui aussi commencé à remettre sa vie en ordre : il avait cogné sur un type quelques jours auparavant. « Jim, me dit-il, je n'ai jamais fait d'excuses à qui que ce soit de toute ma vie. Ce poing, c'était le seul moyen que j'avais de me faire entendre. Pourtant je suis allé voir le type et, devant tous les copains, je me suis excusé auprès de lui. » C'est ce jour-là qu'il a appris à faire de ses ennemis des amis.

Cet homme, qui semblait au bout de son rouleau et n'avait plus aucune influence dans le port s'est mis à rayonner de toute la force de sa foi catholique. Il a été élu successivement à tous les postes importants du syndicat : secrétaire, président, conseiller national. Il a négocié le nouveau système d'embauche dans le port et s'est battu pour que le syndicat soit repris par des types propres.

A cause du Réarmement moral

Moi je suis de ceux qui croient que les grandes portes tournent sur de petits gonds. Ma femme, mes trois enfants et moi nous formons une famille tout à fait ordinaire. Nous n'avons ni talent particulier ni beaucoup d'instruction. Le plus important, c'est que nous croyons au plan divin. Beaucoup de gens se demandent comment un type comme moi, avec mes croyances, a pu se faire élire président du syndicat. Certains pensent que c'est malgré le Réarmement moral, moi je crois que c'est à cause de lui. La première fois que j'ai été élu, il y a près de trois ans, c'était avec 40 voix de majorité. A l'élection suivante, il n'y avait plus qu'une seule voix contre moi.

Je ne dis pas ça pour me vanter. Simple-ment je sens que j'ai été appelé à faire ce boulot. Je suis un révolutionnaire : car si notre génération n'est pas capable de mettre en marche une révolution de l'intérieur, une révolution des cœurs, c'est la génération suivante qui aura sur les bras une révolution imposée de l'extérieur : le sang coulera et le peuple souffrira. Nous parlons beaucoup de la fraternité et de l'unité du monde ouvrier. Par le Réarmement moral, j'ai appris que ce qui compte, c'est que les ouvriers unissent le monde.

Inflation

La véritable lutte contre l'inflation passe par une mutation des désirs. C'est-à-dire par une réforme de la société.

G. Valence,
L'Express

L'Elysée, mon foyer

Durant la présidence de mon mari, les Français ne devront pas imaginer l'Elysée comme un palais lointain où seules brûlent les lumières des réceptions. Je veux qu'ils y sentent la chaleur d'un foyer où leurs peines, leurs soucis, seront écoutés, où leurs lettres seront lues, où ils seront aimés.

Anne-Aymone Giscard d'Estaing

Ambitions

On a souvent répété que notre époque manquait de grandes ambitions. Une grande ambition serait d'assurer la marche vers le progrès social dans une société industrielle avancée et libérale.

Jean d'Ormesson,
Le Figaro

La Winterthur-Accidents est toujours près de vous. Même à l'étranger!

Winterthur
ACCIDENTS

Société suisse d'assurance
contre les accidents
40, av. du Général-Guisan,
8401 Winterthur

Autour du monde avec le Réarmement moral

Représentation royale à Vientiane

Le premier ministre et le Conseil des ministres ayant exprimé le désir d'accueillir *Chant de l'Asie* au Laos, un comité d'accueil représentatif de 26 membres se constitua et quatre représentations furent données entre les 10 et 18 avril à Vientiane.

La « première » était placée sous le haut patronage de Son Altesse le premier ministre. Dans le message qu'il fit publier à cette occasion pour souhaiter la bienvenue aux visiteurs, il encouragea la population, et en particulier la jeunesse, à échanger idées et expériences avec eux.

Les occasions de le faire ne manquèrent pas. La représentation de *Chant de l'Asie* qui s'était donnée en plein air le 18 avril dut être répétée le lendemain pour satisfaire les foules accourues. Deux autres représentations supplémentaires suivirent quelques jours plus tard, portant le nombre des spectateurs à 13 000 pour les huit représentations.

Cinq grandes écoles invitèrent les membres de la troupe à présenter un programme à leurs élèves, y compris le lycée et les écoles normales et supérieure de pédagogie. Des films du Réarmement moral furent

montrés dans plusieurs de ces institutions par la suite.

Des étudiants en droit invitèrent un groupe représentant *Chant de l'Asie* à venir parler dans le grand amphithéâtre de leur faculté. Quelques jours plus tard, ils y organisèrent une projection du film *Liberté*.

A plusieurs reprises, les moines bouddhistes ont désiré rencontrer les membres de la troupe pour des échanges de vues. Alors qu'ils les recevaient à Wat Ong Tu, la pagode où le nouveau gouvernement avait prêté serment quelques jours auparavant, le bonze responsable leur dit : « Nous partageons la même tâche et la même responsabilité. »

De nombreux représentants du monde diplomatique assistèrent aux représentations de *Chant de l'Asie*.

Selon les membres du comité d'accueil, le message de réconciliation a pénétré profon-



Le Chef Buthelezi, premier ministre du KwaZulu, reçoit des participants à la conférence du Réarmement moral de Pretoria.

dément dans toutes les sphères de la population.

Pour couronner son séjour au Laos, la troupe eut l'honneur de donner une représentation spéciale pour Sa Majesté le roi Sri Savang Vatthana, la reine et les membres de la famille royale le 12 mai au Palais royal de Vientiane.

Visite aux Bantoustans

A la suite de la conférence de Pretoria (voir notre précédent numéro), une quarantaine de délégués internationaux qui y participaient se sont rendus dans trois Bantoustans, à l'invitation de membres des gouvernements de ces territoires réservés aux différents groupes ethniques africains. Ils ont eu notamment l'occasion de faire un rapport sur la conférence de Pretoria à l'un des plus connus des dirigeants noirs, le chef Buthelezi, premier ministre du KwaZulu. Au cours d'un entretien de deux heures, ce dernier leur a expliqué en détail la situation actuelle et l'avenir des Bantoustans. Nous reviendrons sur son intervention.

A Durban, au Cap, puis dans plusieurs universités blanches et noires, les délégués se sont entretenus avec des hommes de toutes races et de toutes conditions. Leur périple, effectué en autocar, leur fit couvrir près de 3000 km.

Au Swaziland, le premier ministre, entouré de tous les membres du gouvernement, les a reçus au Parlement de ce pays indépendant depuis 1968. Un de ses ministres avait d'ailleurs participé à la conférence de Pretoria.

Quelques délégués brésiliens se sont également rendus au Mozambique, juste au moment où se produisait à Lisbonne le coup d'Etat militaire.

Caux, c'est parti

Avez-vous déjà envoyé votre inscription pour l'une ou l'autre des conférences qui se dérouleront à Caux cet été ? Si oui, vous êtes prudents. Si non, vous auriez avantage à le faire rapidement, car le secrétariat de la Conférence nous signale que les inscriptions affluent et que, au rythme actuel, des problèmes de logement se poseront bientôt, bien que le centre de Caux soit équipé pour recevoir huit cents personnes.

Rappelons que Caux sera ouvert dès le 12 juillet sans interruption jusqu'au 16 septembre. La rencontre francophone du 1^{er} au 11 août suscite beaucoup d'intérêt, même parmi ceux pour qui le français n'est pas la

langue maternelle ! Les deux sessions de dix jours prévues pour les jeunes, dès le 13 et le 25 juillet, comprennent un « cours de formation » et un « cours de création », elles font l'objet d'une invitation spéciale. Aux rencontres de gens d'Eglise (26-31 juillet), de parlementaires (10-18 août) et d'industriels (31 août-8 septembre), s'ajoute maintenant un week-end placé sous le thème « la responsabilité de l'Europe dans le monde » (30 août-2 septembre) auquel sont conviées des personnalités européennes.

Ajoutons que les participants aux grandes conférences internationales de Genève n'ont pas attendu l'ouverture officielle de Caux pour s'y rendre ! Déjà plusieurs ministres de la Santé y sont venus, de même que des syndicalistes de pays asiatiques et africains.

A la veille des conférences de Caux, quelques chiffres et quelques faits qui répondent à la question :

D'où vient l'argent ?

La Fondation pour le Réarmement moral est l'organisme juridique suisse responsable de la marche du centre de Caux.

Son rapport annuel pour l'exercice 1973, qui a paru récemment, indique que l'ensemble des charges résultant de l'entretien des vastes bâtiments de Caux et des frais des conférences qui s'y sont tenues l'an dernier s'est élevé à 2 592 812 francs suisses.

Les deux graphiques ci-joints indiquent d'où vient l'argent permettant d'assurer ces dépenses.

Le graphique 1 montre que celles-ci sont couvertes : a) par les contributions des participants aux conférences ; b) par des dons. Le graphique indique l'origine géographique des uns et des autres.

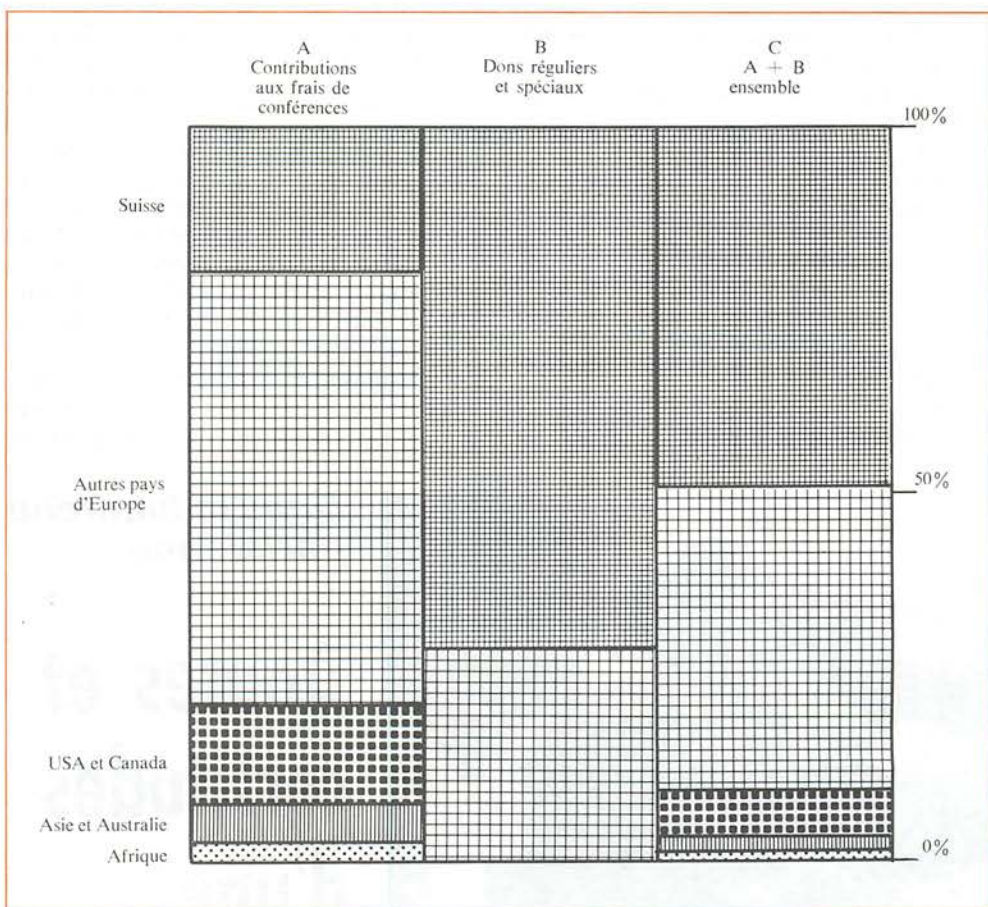
Bien que chacun soit invité à contribuer à ses frais de séjour « selon ses moyens et ses convictions », les sommes encaissées à Caux ne suffisent pas à assurer la couverture des dépenses. (Celles-ci se sont élevées, l'an dernier, à 42 francs par personne et par jour.) Des dons réguliers ou non, permettent de combler la différence.

Le graphique 2 est également instructif. Il montre la répartition des dons proportionnellement à leur montant. Une tendance s'en dégage, qui s'est manifestée ces sept dernières années : 41,8 % des dons sont inférieurs à 100 francs, plus de 86 % inférieurs à 500 francs. Cela indique clairement que les participants aux conférences et les donateurs représentent toutes les couches de la population, y compris les plus modestes.

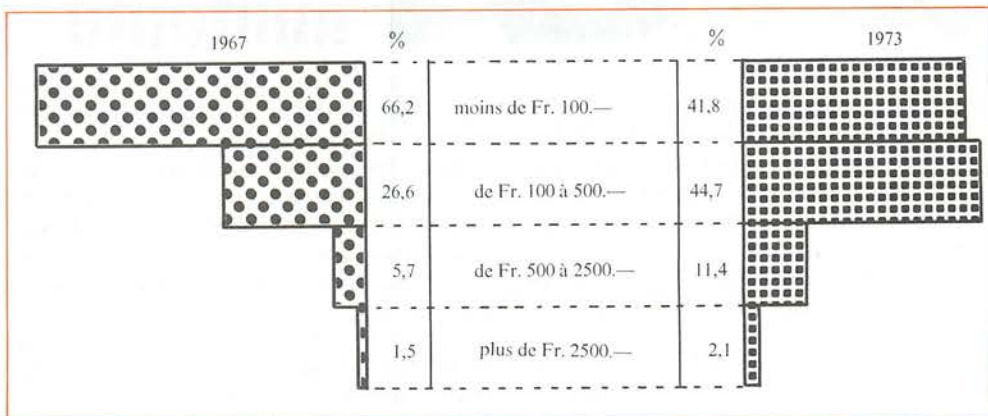
A l'heure où se préparent les vastes manifestations de l'été à Caux, ces chiffres donnent une idée de l'audace, de la foi et de l'imagination nécessaires pour faire face aux besoins financiers de ces prochains mois.

Graphiques établis par René Hodel, chef-comptable de la Fondation à Lucerne.

Graphique 1 : Dons d'après leur origine



Graphique 2 : Répartition des dons d'après leur montant



On peut se procurer le rapport annuel de la Fondation contre paiement de 2 francs au CCP 60 - 12 000 de la Fondation pour le Réarmement moral, case postale 218, CH - 6002 Lucerne. Ce rap-

port contient le bilan ainsi que le compte de profits et pertes de la Fondation, en plus d'un résumé des principales actions entreprises par le Réarmement moral à Caux et ailleurs.

DANS LA MÊLÉE

« A dix ans j'ai fait une expérience qui a profondément marqué mon comportement. J'étais à un mariage. Tout le monde s'amusait. Tout à coup je me suis arrêtée et je me suis demandé si j'avais le droit de jouer ainsi de la vie alors que tant de gens sur terre étaient malheureux. »

Cette anecdote est bien révélatrice de la personnalité de Christiane Dufлот à qui nous sommes allés rendre visite dans le pavillon de la « banlieue rouge » de Paris où elle habite avec ses parents. Tous trois nous reçoivent avec chaleur. D'emblée on sent chez notre amie un intérêt passionné pour les gens.

Christiane est secrétaire dans une Maison des jeunes et de la culture. Son père, de

trouat paternaliste était à mille lieues de comprendre quoi que ce soit aux travailleurs. » Mais le plus terrible pour elle est le sentiment d'inutilité : les secrétaires, trop nombreuses, devaient faire semblant de travailler !

C'est pour compenser ce vide qu'elle se lance tout de suite dans des actions concrètes avec près de deux cents jeunes catholiques qu'elle avait rassemblés : les Noëlés à l'Hospice de Nanterre resteront parmi ses plus beaux souvenirs ; devant « tous les pauvres de Paris » dit-elle (clochards, drogués, jeunes à la rue, immigrés, etc.) ils jouaient des pastorales de leur invention et distribuaient jusqu'à 5000 colis ! En remerciement les vieux se cotisèrent pour lui payer un

ou contre quelque chose. Tout a du bon et du mauvais, les gens, comme les classes sociales. En fait cela fait de moi une très mauvaise militante qui ne peut prendre parti avec fanatisme. Et je reste très préoccupée par les bandes de jeunes, les travailleurs immigrés, le monde musulman, les pays de l'Est. »

Cette impression de ne pouvoir se situer clairement dans un monde où chacun est étiqueté entraîna Christiane vers une dépression. « Quand je suis arrivée à Caux, j'étais décidée à me laisser mourir. Seul l'amour de mes parents me retenait. Là-bas une personne — Irène Laure — me donnait pour la première fois l'impression de croire en moi. Rencontrer des patrons comme M. Carmichael, des policiers, des Anglais, quelle expérience ! Quand on a un ami anglais, on ne peut plus dire n'importe quoi sur l'Angleterre. »

Après son séjour à Caux, Christiane dut prendre plusieurs décisions, dont certaines concernaient l'honnêteté, mais dont la plus difficile fut de traverser la rue un bouquet de dahlias à la main pour faire la paix avec une voisine à qui elle tirait la langue depuis l'enfance !

Surtout, elle est maintenant absolument sûre de l'existence de Dieu : « J'ai fait la liste de ce que je lui reprochais. Je lui en voulais à mort pour tous mes malheurs. J'ai lutté contre lui et un jour il a brisé mon orgueil fou. Chaque matin pendant 15 jours une toute petite phrase m'est venue. L'ensemble formait un véritable message. Depuis il a été plus gentil avec moi. Il m'éduque. Mais il arrive que nos relations soient encore un peu tendues ! »

Christiane réfléchit beaucoup sur le sens de son engagement : « Dans chaque homme il faut trouver la parcelle de misère et la richesse unique. Il faut aider chacun à se révéler, lui montrer son utilité. Il y a des gens qui ne sont pas dans le coup, qui s'évadent dans l'indifférence, le rêve, la drogue, le sexe. Il faut leur apprendre à employer leur vitalité de façon positive. Dans une action, même syndicale, le progrès des gens compte autant que le résultat concret de l'action. C'est ce qui me sépare des matérialistes marxistes. »

Le bilan ? « Toutes les révélations reçues à Caux ne se sont pas encore accomplies. Mais pour l'instant je n'ai pas trouvé mieux comme organisme mobilisateur. » Chez Christiane le doute n'arrive jamais à entamer profondément la certitude. *Noëlle Mariller.*



D. Maillefer
santé précaire, n'a pu travailler qu'à mi-temps et c'est avec très peu de moyens qu'il dut élever ses quatre enfants : « Je me rappelle avoir porté des galoches de bois pour aller à l'école deux ans après tous mes camarades », raconte Christiane. Dans son adolescence c'est à une autre réalité qu'elle est confrontée : « Au lycée j'étais encore en socquettes alors que toutes mes camarades de classe avaient l'habitude de sortir le soir, de se saouler et avaient déjà fait leurs premières expériences sexuelles. Elles me traitaient de puritaine et se moquaient. Mais c'est à moi qu'elles venaient se confier. Sous leurs fanfaronnades, elles étaient en fait malheureuses. Là j'ai commencé à apprendre la tolérance. »

La découverte du monde du travail ne fait que confirmer Christiane dans sa connaissance de la misère humaine. « Le grand pa-

pèlerinage à Jérusalem. Ce fut une vraie révélation : « Il faut y être allé pour bien comprendre l'Evangile. »

Mais les voyages qu'elle entreprenait en été ne comblent pas une vie : aussi choisit-elle un poste de secrétaire dans une Maison des jeunes, avec un salaire inférieur d'un tiers à ce qu'elle gagnait dans l'industrie. « J'avais de belles idées sur l'éducation populaire, sur les structures démocratiques d'une MJC. Pour moi, c'est un lieu où les jeunes apprennent à parler, à gérer, où on les prépare à un engagement syndical ou politique. Mais en pratique, que de difficultés, ne serait-ce que pour organiser l'action syndicale des employés de la maison ! Car les structures valent ce que valent les gens qui les animent. »

« A cause de ce que j'ai reçu, je suis très tolérante, je ne peux être tout à fait pour

Dans la banlieue parisienne

Doutes et certitudes d'une militante

Pour un pessimisme tonique

Saint-Marcel-d'Ardèche : petit village du Vivarais qui abrite l'un des grands esprits de ce temps. Dans sa biographie, Gustave Thibon donne l'école primaire de ce village comme seule référence de ses études. Il y est né. Il y vit toujours. C'est en ce lieu que le philosophe et essayiste a fait le tour de l'univers. Celui de la pensée. C'est-à-dire de la destinée humaine. Nulle œuvre, nulle activité qui soit plus décisive. Et dans son grand tour, Thibon a accumulé une sagesse exemplaire. Son dernier ouvrage¹ nous en dispense les fruits de haute extraction. Des fruits inaccoutumés pour une époque qui s'épuise de consommation morale.

Depuis une quinzaine d'années, le célèbre philosophe s'était presque complètement confiné dans un silence significatif. Les certitudes d'antan, individuelles et collectives, s'étaient dissoutes dans la précarité des mots et l'épuisement du savoir dont témoigne une société erratique et désarticulée. A quoi bon élever sa voix dans le tumulte désordonné qui s'élève de toutes parts. Thibon rappelle le mot désabusé du vieux Goethe : « Si j'avais mieux compris ce qui a été dit avant moi, je me serais bien gardé d'y ajouter. Tout ce qui méritait d'être dit — ces mots capables de nourrir le silence intérieur et d'orienter vers l'intraduisible mystère de l'origine et de la fin — a été proclamé et répété mille fois au long des siècles. »

Aussi le trésor est-il là, à portée de main, pour tous sans exception. Hélas, l'écart est

vertigineux entre l'abondance et la qualité des biens consommés. Pluie du ciel ruisselant sans fin sur une terre imperméable et stérile. Alors, au spectacle permanent de l'homme s'abreuvant aux eaux corrompues des marais, tandis qu'à ses côtés coule la source d'eau vive, le solitaire ardéchois s'ouvre au pessimisme.

Chez un autre, le pessimisme peut signifier le refuge de l'usure et de l'épuisement. Chez Thibon, philosophe chrétien, il s'agit d'un pessimisme mesuré, vigilant et finalement tonique. L'exact contraire de l'optimisme creux des constructeurs modernes de la cité mécanique. A l'image de Marc-Aurèle, Thibon ne croit plus à la possibilité de réaliser la République de Platon. Il ne croit pas au monde nouveau et régénéré que Prométhée se promet d'édifier à chaque génération, ou à chaque nouvelle révolution. Mai 1968 a décrété le bonheur obligatoire et permanent. Robespierre, Hitler, Staline ont déliré d'optimisme en exaltant des paradis de la déraison. L'optimisme qui s'édifie sur le postulat rousseauiste d'une nature indéfiniment perfectible est un leurre. « Je suis un de ces attardés qui croient encore au péché originel. » Ce n'est donc pas de ce philosophe-ci qu'il faut s'attendre à ce qu'il braie avec les ânes et hurle avec les loups.

Le pourquoi de notre vie

Son effort dans la construction d'une cité terrestre moins fragile et injuste ? « Dieu nous a mis au monde pour que nous met-

tions Dieu dans le monde. » Est-ce faisable quand les ténèbres s'épaississent autour de nous ? Là le sage de Saint-Marcel-d'Ardèche donne un mot d'ordre : « Restez à jamais fidèles — contre l'univers entier et surtout contre vous-mêmes — à ce que vous avez entrevu et désiré dans les heures les plus pures de votre vie ; faites indéfiniment crédit à Dieu, même à l'heure où il semble faire faillite. »

Car il y a les chemins du désespoir sur lesquels nous avons « épuisé la faculté de recevoir l'inépuisable ». Désespoir dont on ne guérit que dans la poursuite effrénée de Dieu. « Il faut courir après lui, de ruine en ruine. » Sans l'identifier avec les divinités de nos convoitises. Se porter au secours de Dieu, et le consoler de s'être séparé de lui-même en nous créant. « C'est de nous qu'il attend la fin de son exil. »

Si les nouveaux clercs d'un Eden terrestre prétendent libérer l'homme de toute entrave, tout en ne réussissant qu'à construire « un réseau de prothèses », la vision thibonienne se fonde sur l'image du Christ qui ne s'arrête jamais de naître et de mourir, et dont l'éternelle naissance est une éternelle agonie.

Coups de sonde fulgurants, intuitions qui plongent au fond de l'âme, aphorismes agressifs qui aident à se remettre en question et à découvrir les traces douloureuses ou glorieuses d'un royaume qui n'est pas de ce monde. Un livre tonique, à coup sûr !

Aux certitudes stériles des conformistes de la révolte, du chaos, ou de l'ordre établi, le philosophe préfère « l'ignorance étoilée » qui ne s'accroche plus qu'à une lumière, lointaine mais sûre : Dieu est amour.

R.F.L.

¹ THIBON Gustave, « L'Ignorance étoilée ». Fayard, Paris 1974, 205 pages.



SULZER
Succursale de Lausanne. Tél. 021 / 27 74 11

**chauffage
climatisation**

2 26f-1

Diane de Watteville-Berckheim

LE FIL CONDUCTEUR

Editions Alsatia, Colmar

Un volume broché — 224 pages
32 photos hors texte

En vente dans les librairies et
à nos adresses.

France : FF. 30.— Suisse : Fr. s. 27.—

Zenith XL-Tronic Quartz. Une minute au plus d'écart par an: sa précision tient les promesses de sa beauté.

Les facteurs de sa haute précision: d'abord, un minéral de la préhistoire: le quartz. Nul autre résonateur ne vibre plus régulièrement ni plus rapidement.

Ensuite, un circuit intégré de quelques millimètres carrés qui a subi la rude épreuve des vols spatiaux. Il sert à entretenir et à diviser la haute fréquence du quartz (32 768 Hz) jusqu'au battement régulier de l'aiguille des secondes.

Enfin, une petite batterie

permet à notre montre à quartz de fonctionner un an durant sans interruption.

Résultat: au poignet, absolument garantie, une régularité de marche impensable jusqu'ici dans une montre-bracelet, une minute au plus d'écart par an. (L'année, rappelons-le, compte 525 600 minutes.)

Les facteurs de son exceptionnelle beauté: d'abord, l'équilibre de ses formes, savant et réussi. Le boîtier poli et le bra-

celet dans lequel il s'intègre composent, grâce à leur unité sans faille, un accord vraiment parfait. Dessiné avec soin, le cadran est guilloché. Les aiguilles et les index sont lapidés et le verre minéral antireflets résiste aux rayures.

Cet ensemble de détails révèle un art horloger qui, s'il recherche la précision totale, ne s'y borne cependant pas, manifestant aussi une brillante créativité sur le plan de la forme

et du style, ainsi que le prouve chaque modèle de la nouvelle collection Zenith.

Modèle reproduit Movado-Zenith XL-Tronic Quartz. Réf. 60 0020 510, mise à la date ultra-rapide, bat la seconde, étanche. Or 18 ct fr. 5 980.—. Acier fr. 885.—. Autres modèles depuis fr. 630.—. Modèle à résonateur acoustique depuis fr. 380.—.



ZENITH



Zenith. Nous donnons l'heure et signons sa beauté.